

# LE PAVILLON DES ÉLÉPHANTS



CÉCILIA JULES-BURTH

Cécilia Jules-Burth

## Le Pavillon des éléphants

© Cécilia Jules-Burth, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8266-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Du même auteur**

- Mljet ou la Haute Mer*, Poèmes – 1976 – P-J. OSWALD, épuisé  
*Fous les Soleils*, Poèmes – 1979 – Francis DESWARTHE Éditeur, épuisé  
*Tous les jardins grenade*, Nouvelles – 2013 – JS ÉDITEUR  
*Danser sur le satin de l'eau*, Roman – 2014 – JS ÉDITEUR  
*Chemins Rebelles*, Poèmes – 2015 – JS ÉDITEUR  
*Tiger ou les heures miracles*, Roman – 2017 – JS ÉDITEUR  
*L’Affaire Véra DEVINOVITCH*, Roman – 2022 – **JS**  
*Les Yeux Bleus de la Terre*, Poèmes – 2024 – **JS**

*À mes filles Sophie et Nathalie*

*Fais, ô Éternel notre Dieu, que nous nous couchions*

*En paix et que nous nous relevions pleins de vie.*

*Ô notre Roi, étends sur nous le pavillon de la paix  
et favorise nous de tes heureuses inspirations.*

**Prières du Soir.**

*« Les gens disparaissent comme le beurre  
qu'on laisse tomber sur le fourneau.  
C'est tout juste s'ils grésillent un peu, et on ne les voit plus.*

*Eyvind JOHNSON – Le Roman d'Olof*

Longtemps, j'ai cherché un autre pays que le mien  
où le soleil donnerait la même couleur au ciel.  
Mais le bleu de ce ciel n'existe nulle part ailleurs  
que dans mon cœur.

## **Années 2000**

### **Les Photos**

Ce pays, ce serait comme si vous ne l'aviez jamais connu. On vous en a parlé, vous avez écouté attentivement et ce discours rappelait les propos de vieilles personnes racontant leur vécu sur une terre étrangère. Je pense à ceux du Vietnam ou d'un autre pays, l'Afrique, par exemple. Je vois défiler en noir et blanc des rues anciennes peuplées d'indigènes, des voitures à cheval circulant comme au ralenti. Je vois une nature rebelle, de longs fleuves dont les rives se perdent dans la brume, des palmiers géants aux murmures étranges. Je sens l'odeur de la pluie sur cette terre assoiffée, le parfum des épices, la tiédeur boisée de l'encens des magasins chinois.

Je ferme les yeux.

Non. Ce n'est pas de mon enfance dont il s'agit. Mon enfance n'a pas existé. Je ne suis pas née dans ce pays. Je ne suis ni de là-bas ni d'ici. Je suis de nulle part. J'ai perdu trop de temps à chercher. Lorsque l'on est enfant, le temps, on n'en connaît pas la valeur.

Aujourd'hui, les choses sont différentes, les jours ne durent pas plus d'une seconde. J'ai fermé les yeux pendant que le vent du désert entraît par la fenêtre. Un vertige tourbillonnait dans la pièce et au réveil, mes rêves ressemblaient à la réalité. Lorsque l'aube se pose lentement sur mon front et que les mille et une couleurs du jour explosent, je sens l'odeur de l'océan tout proche et je frissonne.

Ce qui a été, qui n'est plus, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils auraient dû faire... Consentir seulement à ce que rien ne puisse rien corriger, à ce que rien ne puisse ressusciter les uns, rendre meilleurs les autres, à ce que ces êtres aient tous été des anges. Des anges, eux ?

On ressent le passé, on ne s'en souvient pas. Il ne s'agit pas de clichés, il s'agit de la vie.

Laisser couler l'eau sur les photos pour que les couleurs se mélangent. Que les jours, tous ces jours reprennent leurs couleurs d'origine.

Ce matin, quand j'ai ouvert les yeux, je les ai regardées encore une fois ces photos qu'on m'a envoyées de là-bas et, cette fois, je les ai examinées de près. Mais, je n'aurais pas dû le faire. Ma gorge s'est nouée et j'ai commencé à déambuler d'une pièce à l'autre, affublée d'une armure datant du Moyen-âge, avant de me laisser tomber dans le premier fauteuil venu, défaite, vidée de tout mon sang.

Alors, la colère, tapie de longue date, a ressurgi et, détournant les yeux des photos, j'ai pensé à eux, Pa, M'man, Sœur. J'ai pensé à ce pays. J'ai entendu le halètement des vagues sur les rochers, le crépitement des graviers, j'ai vu les palmiers géants se dandiner doucement, aveuglés de lumière. J'ai garé la voiture dans le garage, j'étais dans cette maison, notre maison. Puis j'ai tourné la clé dans la serrure et je suis entrée. Et à présent, j'erre entre ces quatre murs, et bientôt je les vois tous, une femme et un homme, des enfants, ceux qui ont occupé ces lieux. Ils sont là. Je les vois clairement.

Le corps de la femme, d'abord, petit, mais compact, si concentré, serré pour attaquer le vivant, accaparer toutes choses... Et il ne s'agit pas que d'un corps,

mais de la substance dont est fait ce corps. Plus tard, lorsque j'aurai rencontré, connu, frôlé, touché, aimé ou bien haï d'autres êtres, d'autres corps, je resterai convaincue que cette substance-là n'était pas tout à fait humaine. On aurait pu se demander si elle ne venait pas d'ailleurs, cette femme, d'un autre monde, le monde des affamés dont les yeux captent votre regard et vous font vaciller. Ce regard-là qui restera, ne pourra s'effacer, à cause de quoi il ne sera jamais possible de penser à elle en regrettant, en étant triste ou juste en pleurant simplement.

Pour ce qui est de lui, l'homme, le décrire se bornerait à un inventaire. Son pouce gauche, c'était toujours les autres doigts qui le tenaient prisonnier, peut-être pour lui donner cette assurance que personne ne lui avait accordée. Il aurait pu être John Wayne, Errol Flynn ou Humphrey Bogart, parce qu'il avait un beau visage et parce qu'il rêvait de devenir acteur. Peut-être dans une autre vie, acteur, mais dans cette vie-là, Abel Gance, qu'il avait rencontré dans les années 30, l'en avait dissuadé. Il s'était alors engagé dans une carrière de médecin militaire, avait participé à la campagne du Sahara oriental, puis il avait fini par rejoindre le Maroc où il avait rencontré la femme et avait fondé une famille. Notre famille. Si différent d'elle, toujours souriant au début, on le voit bien sur certains clichés, mais progressivement plus fermé. Vers la fin de sa vie : accablé, éteint. Et, durant tout ce temps, la tendresse, il ne l'exprimait ni par la bouche ni par les gestes. Il lançait bien des clins d'œil, des regards humides de chien battu, mais autre chose, il ne savait pas faire. Pourtant, ses intentions étaient sincères, ses paroles justes, ses gestes aussi, quoique toujours un peu retenus. S'il vous tapotait doucement l'épaule, il avait atteint le bout du bout de ses possibles. Et sur son âge avancé, ses yeux perdront de leur chaleur, devenus plus petits, aussi noirs que des crottes de chèvre, ne reflétant plus ni l'horizon, ni le soleil, ni même le goût de vivre.

De sa vie avant son mariage, on ne sait pas grand-chose. On lui aura attribué le grade de Commandant de Réserve, on l'aura décoré, au Maroc, de la médaille d'Officier du Wissam Alaouite, l'équivalent de l'Ordre national de la Légion d'honneur en France. Il aura recueilli la reconnaissance, l'estime, aura été béni, aimé, respecté de beaucoup, sauf de la femme, sauf d'elle, bien entendu.